

Le renard de Mariemont

Ils avaient bu une bière en silence, agacés par cet événement qui allait bouleverser l'organisation bien réglée de leur matinée. Aucune trace de coup ou de blessure. Juste le corps allongé sur le ventre, dans une drôle de position, une torsion de lézard, visage vers le ciel yeux clos.

Au début Ralf avait pensé qu'il dormait. Son immobilité et cette drôle de position auraient dû l'inquiéter mais il ne s'était pas posé de question. Cet homme terriblement bourré s'était endormi là où l'alcool l'avait terrassé !

Il avait changé les sacs des poubelles métalliques, ratissé le sable ocre, arrosé les pétunias qui égayaient un peu les murets qui cerclaient les rectangles de terre battue. Il avait bien entendu ramassé la boule de pétanque dorée oubliée dans le second jeu.

Un peu plus tard, Cédric venu donner un coup de main lui avait fait remarquer le corps toujours allongé. Lui l'avait déjà presque oublié. Ils s'étaient approchés, sans inquiétude particulière, bien décidés à le réveiller. Après tout, ce type serait probablement mieux dans son lit ! Ils avaient alors reconnu l'écrivain logeant depuis quelques semaines dans la petite maison de briques du domaine. Les jardiniers du parc avaient pris l'habitude de le voir travailler très tôt, installé bien avant leur arrivée sur la terrasse qui faisait face aux arbres centenaires de Mariemont.

Après avoir téléphoné à la police, Ralf a repensé à la boule de pétanque dorée, évitant d'en parler à Cédric et aux deux types chargés de l'enquête. Pour ne pas attirer d'ennui à Rose chargée par la direction de ranger chaque soir les affaires des joueurs.

Espaces de repos, visages aperçus dans les véhicules qui nous doublent, satisfaction de ceux qui nous dépassent. La ligne blanche les postes de secours la bande d'arrêt d'urgence, je pense à David fauché sur une autoroute identique à celle-ci, au retour d'une pièce de danse dans un théâtre de banlieue. Je me demande s'il a eu le temps de penser à quelque chose, s'il a vu le camion arriver sur lui.

Je fume une cigarette. J'ouvre la fenêtre à mi-hauteur. Je suis en Belgique. Je cherche les terrils, je pense à ma grand-mère, je revois sa silhouette en haut de marches face au crassier de Chavassieux, tout est confus.

L'autoroute passe dans la forêt, le long du canal, enjambe les petits vallons. Puis la sortie, avec les habituels ronds-points qui donnent le tournis et semblent mener nul part pour finalement guider avec un peu de chance vers l'entrée de la ville, après des circonvolutions incompréhensibles.

La voiture engagée dans la rue principale bordée des petites maisons identiques, passe devant la grille, s'arrête au feu, tourne à droite, longe le mur, tourne de nouveau sur la droite, se gare devant le numéro indiqué sur la feuille de route.

Une dame est sur le pas de la porte d'un maison voisine. Je lui demande si elle a vu quelqu'un. Elle ne semble pas vraiment me comprendre. Elle me regarde puis difficilement, comme s'il s'agissait d'un souvenir très ancien, répond qu'elle n'a vu personne, qu'elle ne voit jamais personne ici. Elle est très pâle, les traits tirés. J'ai plutôt envie de rentrer chez moi.

Andréa ne sait pas quoi penser sur ce qu'il a écrit dans la journée. Il se sert un verre de vin pour tromper l'ennui. Tout est trop calme. Il voit le renard au moment où il pénètre dans les fourrés qui longent l'allée de gravier qui monte vers le musée.

L'animal est fin et fier. Lucide dans son territoire, il ne fiche pas le camp au moindre bruit. Il se contente de frémir légèrement et son poil roux se moire d'argent. La lune est au plus haut.

Le musée est posé tel un vaisseau amiral sur une mer de pelouse qui s'échoue à ses pieds. Son architecture fait des clins d'œil au modernisme du Bauhaus, mâtiné du confort bourgeois du milieu des années soixante-dix.

Andréa n'y a pas encore mis les pieds pour aller s'extasier devant les oeuvres accumulées par Raoul Waroqué pendant des dizaines d'années. La mise en scène de la richesse de cet ancien patron l'agace viscéralement. On ne peut pas dire non plus qu'il soit friand des porcelaines de Tournai, vases, pots, assiettes, tasses, vaisselles qui s'étirent alignées, répertoriées, sacralisées le long des murs et dans les vitrines soigneusement éclairées. S'identifiant aux souffrances ouvrières, sa nature le pousserait à tout casser, balayer les étagères d'un revers de main, pour installer dans l'espace redevenu libre les souvenirs et témoignages des grèves, maladies et cadavres enfumés des ouvriers du bassin minier ! À l'époque, même la nuit, va-et-vient des équipes. Tandis que dans leurs maisons aux allures de château les maîtres des puits baisent et s'endorment dans leurs draps de soie. Même aux moments des repas, va-et-vient des équipes. Tandis que les maîtres des puits bouffent en famille dans leur vaisselle de porcelaine et rotent leur contentement dans des mouchoirs brodés et parfumés.

Il se décide à sortir pour marcher un peu. Il entend plus haut le cri d'un paon probablement dérangé dans son sommeil.

Sur le palier en haut de l'escalier la silhouette de ma grand-mère toujours vêtue de noir, sans tragédie, telle une longue habitude, seconde peau, frêle dans la bise, balais en main, une marche après l'autre, débarrasser la neige !

L'odeur du pain grillé dans le four de la cuisinière à charbon, le lino sombre piqué de motifs beiges et blancs, le long couloir toujours dans la fraîcheur, le terril abandonné de l'autre côté de la route où nous allions l'hiver faire de la luge, engoncés dans des anoraks toujours trop grands ou trop petits, des pull-overs tricotés mains jamais à la bonne taille, passés de l'un à l'autre. On grandissait si vite ! Le froid. Puis au printemps nous allions dans le pré, plus bas sur la droite de la route qui descendait vers S., voir les taureaux, c'est à dire des vaches que l'on jouait en toute conscience à prendre pour des taureaux. Pour avoir peur et pour en triompher.

Comment ne pas être hagiographique, alors que tout ceci appartient à une autre vie, une époque disparue, dont la mémoire s'estompe dans tous les cœurs ?

L'autoroute, à nouveau l'autoroute, quitter Mariemont s'est décidé très rapidement.

L'homme marche, un pas devant l'autre, c'est ce qui lui permet de rencontrer un peu d'équilibre. Les semelles de ses chaussures laissent passer l'humidité de la nuit, plus loin l'étang dans sa torpeur, et les vols lourds des oiseaux de nuit.

Plus bas la tache claire du jeu de boules. Il hésite un peu et décide de descendre la pente légère du sentier qui serpente dans les taillis.

Au loin le cri d'un paon dérangé dans son sommeil.

Le soir de la macabre découverte, Ralf et Cédric en rangeant leurs outils dans la cabane qui fait l'angle avec l'orangerie sont tombés nez à nez avec le renard qui se pourléchait les babines en souriant. Ils l'ont trouvé encore plus insolent et indolent que d'habitude. Ils ne se sont pas posés de question.

Ils ont ouvert une bière en mâchonnant des frites grasses. Dans cette consciencieuse mastication, un cri a bondit brusque et perçant.

Ralf a dit alors : « Un paon de moins ! Quel goinfre ce renard ! ». Et Cédric de glousser, puis de dire dans sa mastication huileuse : « Andréa, à la base du cou, deux petites marques rouges. Deux jolis petits trous vermillons bien propres et bien nets, presque invisibles.

Et Ralf dans un rot de rire : « Deux paons de moins aujourd'hui. J'te dis deux paons de moins today !

Passe-moi une autre bière Cédric, trinquons au renard de Mariemont ! ».

Le mois d'août 2009 était étonnamment beau pour la Belgique. Thermomètre bloqué sur trente degrés. On se serait cru en Ligurie. Andréa venait de cette région, au nord-est de l'Italie, tout près de Gènes. Il était arrivé au début du mois de juillet et devait repartir en septembre. C'est ce qu'ils apprirent par la suite.

L'auteur précédant ayant interrompu son séjour avant la fin, appelé vers la gloire à Bruxelles, je pouvais disposer pendant quelques semaines de la maison de briques. C'est ce que l'on m'avait raconté.

Marc Tamet 2010